Sud historique, Sud mythique, Sud diégétique

Paul Carmignani

▶ **To cite this version:**

Paul Carmignani. Sud historique, Sud mythique, Sud diégétique. Anglophonia, French Journal of English Studies, 1989, Le Sud avant Faulkner ISSN : 0575-212, XXVI pp.5-14. hal-01742227

HAL Id: hal-01742227
https://hal.science/hal-01742227

Submitted on 24 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Sud historique, Sud mythique, Sud diégétique

P. CARMIGNANI
Université P. Valéry-Montpellier III

PARLER DU SUD, à la fois un et multiple, est une entreprise qui tient de la gageure ; en effet, de quel Sud sera-t-il question ? Le choix est vaste : il y a le Sud d'avant ou d'après la Guerre de Sécession, le Vieux et le Nouveau Sud, sans compter celui d'Hollywood (*Autant en emporte le vent*) ou de la télévision (*Les Gris et les Bleus*). Le problème est d'autant plus épineux que la définition même du Sud est aussi fluctuante que ses frontières. Pour l'Office du Recensement, le Sud se compose des dix-sept États situés sous la ligne Mason-Dixson[1], certains historiens limitent son territoire aux quinze États où l'esclavage était légal à la veille de la Guerre Civile, d'autres encore ne retiennent que les onze États qui firent Sécession pour constituer la Confédération. Devant une telle imprécision, on a également évoqué, à titre de dénominateur commun, d'autres particularités : la géographie, le climat ou la structure économique et sociale. Le Sud a longtemps été une région essentiellement rurale, à tel point, d'ailleurs, qu'un économiste a suggéré de dresser la carte des zones présentant la plus forte densité de mules au kilomètre carré pour délimiter les frontières de cette insaisissable entité. La tradition agricole du Sud est en fait, depuis plus d'un siècle, minée par une irréversible tendance à l'urbanisation et à l'industrialisation et ce, au grand dam des *Agrariens* dont le manifeste *I'll Take My Stand*, publié en 1930, traduisait la nostalgie d'un mode de vie révolu. La pratique de l'esclavage et son corollaire, la doctrine de la suprématie de la race blanche, ont également servi de principes explicatifs ; cependant, la suppression de l'*institution particulière* et la lente, mais indéniable diminution de la discrimination raciale atténuent la pertinence de ce facteur. L'histoire enfin a été très souvent mise à contribution pour cerner l'originalité d'une *section* qui a été, quatre années durant, au temps de la Confédération, un *État dans l'État*, une nation au sein de la Nation américaine. Selon C. Vann

1. Cette célèbre ligne doit son nom à Jeremiah Dixon et à Charles Mason auxquels on fit appel pour tracer la frontière entres la Pensylvanie et le Maryland et régler ainsi le différend qui opposait ces deux États. Depuis cette période (1763-67), elle sert de ligne de démarcation entre le Nord et le Sud appelé parfois *Dixie* d'après le nom d'un des deux topographes.

Les dix-sept États sont les suivants (ceux qui sont soulignés formaient la Confédération) : South Carolina, Mississippi, Florida, Alabama, Georgia, Louisiana, Texas, Virginia, Arkansas, North Carolina, Tennessee, Maryland, Delaware, Kentucky, Missouri, West Virginia, Oklahoma.

Woodward, c'est le caractère foncièrement a-typique (*un-American*) de cette expérience historique qui fait du Sud une région à part. Elle inclut en effet un certain nombre de données jugées sans équivalents dans l'histoire nationale : l'expérience de la défaite et de l'occupation militaires, la culpabilité née de l'esclavage, la pauvreté et la misère :

> The experience of evil and the experience of tragedy are parts of the Southern experience that are as difficult to reconcile with the American legend of innocence and social felicity as the experience of poverty and defeat are to reconcile with the legends of abundance and success [2].

Finalement, aucun des facteurs retenus par les spécialistes – géographie, climat, économie ou histoire – ne rend compte à lui seul de l'originalité du Sud. L'échec relatif de ces hypothèses a conduit certains historiens à voir dans le Sud "an attitude of mind and a way of behaviour just as much as it is a territory,"[3] état d'esprit dont la manifestation privilégiée est cette attitude intermédiaire entre le régionalisme et le nationalisme qu'on appelle le *sectionalisme*. La nature protéiforme du Sud et son histoire particulière ont, d'une part encouragé la recherche d'un « thème central » susceptible de rendre compte de la différence sudiste et, de l'autre, favorisé l'éclosion de mythes aussi nombreux que variés :

> The South, then, has been the seedbed for a proliferation of paradoxical myths, all of which have some basis in empirical fact and all of which doubtlessly have, or have had, their true believers. The result has been, in David Potter's words, that the South has become an enigma, 'a kind of Sphinx on the American land'. What is really the answer to the riddle, what is at bottom the foundatlon of Southern distinctiveness has never been established with finality, but the quest for a central theme of Southern history has repeatedly engaged the region's historians. Like Frederick Jackson Turner, who extracted the essential West in his frontier thesis, Southern historians have sought to distill the quintessence of the South into some kind of central theme.[4]

La référence à F. J. Turner est particulièrement intéressante, car elle laisse entendre que si l'Ouest a trouvé dans la thèse de la *Frontière* (dont le caractère mythique a éte dénoncé par les historiens modernes) un principe d'explication plus ou moins satisfaisant, c'est également du côté du mythe qu'il conviendra de chercher la réponse au problème posé par la définition du Sud. Il faut donc nécessairement tenir compte du fait capital qu'au « Sud géographique est venu s'ajouter d'une part un Sud historique, qui a pris conscience de sa cohésion lors du grand débat sur l'esclavage, a cimenté son unité dans la guerre de Sécession, et a constitué peu

---

2. C. Vann Woodward, *The Burden of Southern History* (New York, Random House, 1977), 21. Notons cependant, qu'en ce qui concerne la défaite militaire, la guerre du Vietnam a comblé une lacune.

3. F. B. Simkins, *A History of the South* (New York, A. Knopf, 1965), IX.

4. F. E. Vandiver, ed., *The Idea of the South : Pursuit of a Central Theme* (Chicago, Chicago University Press, 1964), 10.

à peu, au sein des États-Unis, un bastion du conservatisme politique et social, et, d'autre part, un Sud mythique, fait de l'idée que les Sudistes entendent donner de ce qu'ils sont et surtout de ce qu'ils ont été[5] ».

L'illusion pieusement entretenue par les Sudistes à l'égard de leur passé ne s'est nulle part mieux exprimée que dans le mythe de l'*Antebellum South*, tableau composite d'une société idyllique où, sur fond de champs de coton, de magnolias et de somptueuses demeures blanches à colonnades, grands seigneurs et belles dames en crinolines vivaient en harmonie avec leurs nombreux esclaves. Cette représentation collective fut élaborée au cours de deux périodes marquées par de grands bouleversements sociaux, économiques et politiques. La première, qui va de 1832 à 1855, voit naître le mouvement en faveur de l'abolitionnisme et c'est en partie (mais en partie seulement) pour répondre à la menace qui pesait sur le fondement même du système socio-économique sur lequel reposait la plantation que les Sudistes ont propagé la fiction rassurante que nous venons d'évoquer. I1 faut cependant se garder de réduire la production littéraire de cette période à sa simple fonction de propagande ; les romans de George Tucker (*The Valley of Shenandoah*, 1824), de John Pendleton Kennedy (*Swallow Barn*, 1832), de William A. Caruthers (*The Cavaliers of Virginia*, 1834), de Nathaniel B. Tucker (*George Balcombe*, 1836) et de William Gilmore Simms (*Woodcraft*, 1851) mettent bien en scène, dans un décor approprié, les personnages caractéristiques de la légende, mais, comme le précise l'historien William R. Taylor dans son étude *Cavalier and Yankee* :

> Anyone expecting to find in these novels anything resembling a consistent celebration of the plantation economy, slavery or the Tidewater aristocrat is in for a surprise. [...] The most prominent feature of these novels is not their advocacy of the Southern position on such sectional issues as slavery and secession, but rather their introspection — their preoccupation with intramural problems and their concern with issues which divided the South and about which individual Southerners were themselves divided.[6]

La seconde période est comprise entre la fin de la *Reconstruction* et le début du XX^{e} siècle, soit 1877-1900 ; à ce moment-là, la cause est entendue et le sort des armes a confirmé la sentence prononcée par le Nord à l'égard du Sud. Le mythe intègre alors l'épopée de la guerre et les horreurs de la Reconstruction tout en assurant une nouvelle fonction : celle de refuge, de compensation imaginaire, de déni d'une réalité trop peu conforme à l'idéal :

---

[5] J. Rouberol et J. Chardonnet, *Les Sudistes* (Paris, A. Colin, 1971), 3.

[6] W. R. Taylor, *Cavalier and Yankee : The Old South and American Character* (New York, Harper and Row, 1969), 150-51.

> After the Civil War had removed most things at issue, such as slavery and secession, the literary plantation did become more of an idyllic sanctuary, a kind of sunny Shangri-la, into which the cares of the world rarely intruded...[7]

Cette vision du passé, illustrée par les œuvres de George W. Cable (*The Grandissimes*, 1880), de Thomas Nelson Page (*Befor de War*, *In Ole Virginia*, 1887), atteindra son apogée dans le plus célèbre des *plantation novels* : *Gone with the Wind* de M. Mitchell (1936). Mais en ce qui concerne cette seconde période, la prudence est également de mise ; Taylor montre que ce phénomène de mythogénèse est également lié à des problèmes concernant l'ensemble de la société américaine. Le Nord et le Sud ont partie liée dans cette promotion du mythe de la plantation et du Vieux Sud :

> Le Nord, qui ne demandait qu'à oublier, avait accepté que le Sud, qui ne pouvait que se souvenir, le viole métaphoriquement, en exportant son imagerie passéiste et nostalgique, comme lui, le Nord, l'avait violé physiquement, par les armes.[8]

Le mythe du *Cavalier*, c'est-à-dire le hobereau sudiste qui se veut le descendant et l'héritier des nobles ayant soutenu les Stuart, a constamment été opposé au personnage du *Yankee* dont il révélait par contraste les imperfections et le manque de principes (c'est ce que Taylor appelle “the Yankee-Cavalier dialectic”). Si le mythe sudiste a trouvé un écho favorable dans l'ensemble du pays, c'est parce que l'on éprouvait quelque inquiétude devant le type de citoyen que commençait à produire, en l'absence de tout garde-fou, une société prônant le libéralisme et la démocratie. La démocratie, idéalement censée produire des âmes aristocratiques, n'était guère en passe de réaliser cette promesse dans une Amérique où la conquête de l'Ouest et l'essor du capitalisme favorisaient l'apparition d'une forme d'individualisme forcené que ne tempérait aucune vertu civique, d'où la fonction de correctif assignée à l'idéal du *gentleman* sudiste :

> Such praise of the gentleman planter, coming as it did from Americans who were "good" democrats, seems to have masked a whole complex of fears and anxieties about the consequences of changes then taking place in American life. [...] If men were naturally self-centered and rapacious, bent on pursuing their own private ends, and nature was an amoral or a neutral force, then what was there in the classless and open society of America to prevent its becoming a social jungle the equal of which the civilized world had never seen ?[9]

Parmi les changements affectant la société d'alors, il faut citer les premières manifestations en faveur des droits de la femme, événement alarmant dont les auteurs de *plantation*

---

7. *Ibid.*, 150.

8. M. Gresset, "La Tyrannie du regard : Ou la relation absolue", Thèse de Doctorat d'Etat, Vol. I, 1976, 63.

9. W. R. Taylor, *op. cit.*, 97-98.

novels cherchèrent à exorciser la menace en donnant une image séduisante de la plantation, modèle idéal d'un milieu domestique favorable à l'épanouissement de toutes les vertus et aptitudes féminines :

> A very clear limit had to be imposed on the scope of the woman's new moral authority. She was given the Home on the understanding that her benevolence was to stop at the bounds of the family. Women were projected into the center of the plantation legend and the plantation became a kind of matriarchy.[10]

Ainsi, le mythe de la plantation et l'idéal du gentleman et de la lady sudistes, qui en étaient les figures centrales, furent opposés au *new man* – l'homme de la Frontière, le Yankee et à la *new woman* – la suffragette, la revendicatrice ; le Sud est devenu, nouvel avatar, "less a place than a moral climate, an expression of what the North lacked and the emergent Yankee needed."[11] Pour des écrivains tels que Henry Adams ou Henry James, le personnage du gentleman sudiste (ou *Cavalier*) a servi de pierre de touche permettant de tester le caractère national.

À ces deux phases, qui virent l'éclosion du mythe sudiste et son utilisation à des fins morales, politiques et sociales, a succédé une troisième période (allant de la fin du XIX^{e} siècle à la seconde guerre mondiale) caractérisée par ce qu'on a appelé *the Americanization of Dixie*, c'est-à-dire le passage du *Old South* au *New South*, phénomène marqué par la transition de l'agriculture à l'industrie et l'essor d'une société urbaine. Cette phase de transition demeure toutefois très paradoxale, car si le Sud se tourne alors vers le progrès, s'industrialise et adopte apparemment les valeurs et le mode de vie du Nord, on peut aussi prétendre, comme le fait W. J. Cash dans son ouvrage *The Mind of the South*, que :

> So far from representing a deliberate break with the past, the turn to Progress clearly flowed straight out of that past and constituted in a real sense an emanation from the will to maintain the South in its essential integrity.[12]

L'émergence d'un Nouveau Sud n'a pas, en fin de compte, entraîné la totale disparition de l'Ancien ; ce dernier a survécu grâce au mythe, qui a rempli son double rôle de « tactique d'annulation de l'historique [et] d'amortissement de l'événementiel[13] ». En effet, une des fonctions essentielles du mythe est de résoudre une contradiction en affirmant simultanément les contraires, c'est-à-dire, dans le cas qui nous occupe, à la fois la nécessité du nouvel ordre des

---

10. *Ibid.*, 148.

11. *Ibid.*, 123.

12. W. J. Cash, *The Mind of the South* (New York, Random House, 1969), 183.

13. P. Ricœur, *Le Conflit des interprétations : Essais d'herméneutique* (Paris, Le Seuil, 1969), 47.

choses et la validité sinon la supériorité de l'ancien. Entre la réalité et le mythe s'instaure une étrange dialectique : « le désaveu de la réalité permet de fonder la vérité du mythe [...]. Mais, subtilement, mythe et réalité s'enchevêtrent de telle façon que la réalité désavouée serve de garant au mythe[14] ». Le mythe autorise la coexistence de systèmes antagoniques et la survivance, ne fût-ce que dans l'univers de la fiction (le sens originel de *muthos* étant celui de récit ou fable), du *old way of life*. À ce stade, le Sud devient, ultime avatar, non pas « un lieu imaginaire, mais ce lieu réel où l'imaginaire se réalise[15] », une sorte d'***espace-texte*** où s'entrecroisent discours et pratiques littéraires. Ainsi se trouve posé, dans le cadre de la littérature sudiste, le problème du réel et de la fiction, et des rapports qui se tissent entre ces deux termes. Remarquons déjà, qu'à la lumière de cette opposition, l'œuvre littéraire révèle sa nature dialectique, car « chaque œuvre d'art a, tout en conservant une unité rigoureuse, un caractère double : elle est une expression de la réalité, mais elle forme aussi la réalité, qui n'existe pas à côté de l'œuvre ou devant elle, mais dans l'œuvre elle-même[16] ». La réalité que l'œuvre engendre est de nature essentiellement verbale et, par conséquent, totalement tributaire des lois de l'écriture qui l'instaurent. Elle peut donc acquérir un certain degré d'autonomie par rapport au réel qui lui a servi de modèle et de point d'appui. Poussant cette conséquence à l'extrême, nous poserons comme hypothèse, que l'image du Sud qui nous est donnée dans les romans sudistes n'est en fait que la réplique d'un modèle culturel et idéologique ayant pour référent non plus la réalité, mais un corpus littéraire antérieur. Les textes regroupés sous le nom de "Littérature sudiste" sont les « signifiants d'un signifié qui n'est nullement le monde, mais le recoupement des textes entre eux[17] ». Nous inspirant de R. Barthes, nous dirons que le Sud – en tant qu'objet littéraire – est un réseau impersonnel de symboles, de thèmes et de stéréotypes formant un système clos et immuable ; seul leur agencement au sein de l'œuvre est susceptible de variations. C'est donc une réplique issue d'un modèle articulé par le code de l'écriture littéraire. Nous pouvons donc postuler l'existence d'un ***Sud diégétique***, que nous définirons comme « lieu opératoire de l'imaginaire social[18] » et « mimésis seconde », c'est-à-dire « copie de ce qui est déjà une copie », tout entière soumise à la logique du « déjà-écrit, déjà-lu, déjà-fait[19] ».

---

14. R. Georgin, *Le Temps freudien du verbe* (Lausanne, L'Age d'Homme, 1973), 33.

15. S. Karsz, *Théorie et Politique : Louis Althusser* (Paris, Fayard, 1974), 203.

16. V. Zima, *Goldmann* (Paris, Éditions Universitaires, 1973), 53.

17. J. Bya, "Entre texte et lecture" in Littérature et idéologies, *La Nouvelle critique*, Spécial 39 bis, (1970), 114.

18. C. Glucksmann, "Sur la relation littérature et idéologies", *Ibid.*, 13.

19 R. Barthes, *S/Z* (Paris, Le Seuil, 1970), 61 et 267.

Le Sud diégétique, territoire du romancier, ne serait finalement rien d'autre que le système de sédimentation des discours qui ont été tenus sur lui, une sorte d'univers biblio-mental. La littérature sudiste affirme un code (subsumé sous le terme générique de *Southerness*/"Sudité") « sans en réaliser (sans en compromettre) l'origine » (*Ibid.*, 41), car elle est, au fond, "susdite", ce par quoi nous entendons qu'elle renvoie toujours à un au-delà, un ailleurs ou un antécédent formé de tous les textes tissés autour d'un mot tuteur, *the South*. À l'origine du Sud diégétique, on trouve déjà le récit, et à l'origine du récit, le désir, la nostalgie d'un temps révolu et idéalisé.

Dans son étude, *Southern Life in Fiction*, l'historien et critique littéraire, Jay B. Hubbell, arrive à des conclusions semblables aux nôtres :

> Where do we get our notions of life on the antebellum Southern plantation if not from fiction ? It is the writers of fiction that have given us Uncle Tom and Uncle Remus, Ole Marster and Ole Miss, Colonel Grangerford and Simon Legree. [...] Where do our mental images of that conflict come from ? In my youth one's conception of the Civil War was formed largely by Cooke's *Surry of Eagle's Nest*, Mary Johnston's *The Long Roll*, Ellen Glasgow's *The Battleground*, and Stephen Crane's *The Red Badge of Courage*. Since 1936, however, when one thinks of the war in Georgia, the scenes that come most vividly to mind derive from *Gone With the Wind*, either the novel or the motion picture or from both.[20]

La fiction non seulement découpe le réel selon des lignes de force qui lui sont propres, mais encore finit par imposer ses schémas à la perception que nous en avons. Le mythe sudiste a, par exemple, propagé l'idée erronée que la société de l'*Antebellum South* était une pyramide à trois degrés, formée uniquement par la classe des planteurs, des "pauvres Blancs" et des Noirs. Les quatre millions de petits fermiers indépendants – les *yeomen farmers* – étroitement associés au système économique de la grande plantation, mais bien moins pittoresques que les autres éléments de la société sudiste, furent les laissés-pour-compte du mythe, et cette fausse image du Vieux Sud n'a été corrigée que très tardivement. De nos jours, on visite le Sud moins pour lui-même que pour s'assurer qu'il est bien conforme à l'image que nous en ont donné livres et média ; la réalité sert effectivement de garant au mythe : quel démenti peut-on alors lui opposer ? Certainement pas celui des faits, qui ne servent qu'à entretenir l'illusion :

> Many Northern and European and, I fear, Southern readers make the mistake of identifying Faulkner's fictitious Yoknapatawpha County with the actual state of Mississippi. It is quite possible that an informed historian could parallel every character and incident in Faulkner's great cycle with some person or event in the history of the state ; and yet Faulkner's world is as dark a literary domain as Thomas Hardy's Wessex and, almost as remote from real life as the Poictesme of James Branch Cabell or the No Man's Land of Edgar Allan Poe. (*Ibid.*, 14)

---

20. J. B. Hubbell, *Southern Life in Fiction* (Athens, University of Georgia Press, 1960) 3-4 et 18.

I1 n'est pas jusqu'aux victimes du Vieux Sud qui n'idéalisent le passé ; ainsi M. Twain rapporte qu'une vieille Noire, entendant un Nordiste, en visite dans le Sud, vanter la beauté d'un clair de lune, lui aurait répliqué : “Ah, bless yo' heart honey ; you jes' ought to seen dat moon befo' de waw !” (*Ibid.*, 36). L'histoire, peut-être trop belle pour être vraie, n'en illustre pas moins le processus d'idéalisation que nous venons de décrire.

De ce qui précède, nous retiendrons que, pour parler du Sud légendaire (*legenda* signifie « ce qui doit être lu ») ou diégétique dont l'existence est essentiellement d'ordre narratif, il faut *substituer aux notions de réel, de géographie physique et de chronologie historique, celles plus pertinentes de fiction, d'espace imaginaire et de temps revécu par la mémoire*. C'est la mémoire qui préserve le souvenir d'un passé à la fois constitutif et aliénant, et c'est le mythe ou la littérature qui le transmettent et en perpétuent le culte. Seul le langage, mis en œuvre par l'Écriture, peut transmuer une réalité soumise aux lois du développement historique en un système parfaitement clos de signes autonomes échappant à toute contingence et susceptibles d'être indéfiniment mis en circulation par le jeu de l'intertextualité. Si le « langage n'est pas fait pour désigner les choses[21] », il peut toutefois en évoquer la présence sur fond d'absence et leur assurer une sorte de survie, car « le système des signifiants oppose une résistance propre aux atteintes que du dehors, subissent les choses signifiées[22] ».

À la question fondamentale de l'historien F. E. Vandiver : “Is the Southern section more myth than substance ?”[23] nous serions tenté de répondre que, pour les écrivains sudistes, cette section forme la substance d'un mythe collectif qui leur a fourni le moyen de soustraire à l'action corrosive du Temps et de l'Histoire, un *Sud diégétique*, qui ne peut trouver sa légitimité et son référent que dans un corpus de textes antérieurs. L'écrivain sudiste, artisan de fictions, est par excellence « celui qui par un travail sur le langage, fabrique des objets linguistiques capables d'atteindre l'au-delà des signes, et qui – par le fait même –, fait atteindre aux choses, aux objets, à toute portion du vécu, “ce repos dans la lumière” dont parle Proust[24] ».

---

21. A. Kremer-Marietti, *Lacan et la rhétorique de l'inconscient* (Paris, Aubier Montaigne, 1978), 153.

22. R. Georgin, *op. cit.*, 36

23. F. E. Vandiver, *op. cit.*, VIII.

24. C. Bureau, *Linguistique fonctionnelle et stylistique objective* (Paris : PUF, 1976) 165.

Lumière d’août, assurément ! Comment ne pas évoquer W. Faulkner, chantre de cette « lumière diaphane », plus ancienne que notre civilisation chrétienne ?

> [E]lle a une luminosité qui ne semble pas venir du jour même, mais des temps classiques anciens. Il pourrait y avoir des faunes, des satyres et les dieux... de la Grèce, de l'Olympe. Cela ne dure qu'un jour ou deux et cela disparaît, mais cela se produit tous les ans en août dans mon pays, et c'est tout ce que le titre veut dire, c'était pour moi tout simplement un titre agréablement évocateur, parce qu'il me rappelait cette époque, cette lumière plus ancienne que notre civilisation chrétienne.